UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ESSAI

SUR LE

ROLE DU SAINT-ESPRIT

DANS

L'ÉCONOMIE DU SALUT.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le août 1867, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

CHARLES SCHMIDT,

DE BOUXWILLER.

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1867.

A LA MÉMOIRE BÉNIE DE MA MÈRE.

A MON PÈRE.

CH. SCHMIDT.

A MES AMIS

E. HASSELMANN ET J. J. HÆGI.

CH. SCHMIDT.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. LICHTENBERGER, Président de la soutenance.

MM. LICHTENBERGER,
COLANI,
BRUCH ✻,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI

SUR

LE ROLE DU SAINT ESPRIT

DANS

L'ÉCONOMIE DU SALUT.

Introduction.

Avant de s'en retourner auprès de son Père, Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Demeurez dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. » L'arrivée miraculeuse du Saint-Esprit, de cette vertu d'en haut, nous est racontée en détails. A partir de ce moment les premiers chrétiens se sentirent en communion intime avec Dieu, le Saint-Esprit les enthousiasma pour la sainte cause, ils se sentirent poussés à répandre la bonne nouvelle, et ce fut encore l'Esprit qui leur donna les forces nécessaires pour réussir dans leur mission, et communiqua même à un grand nombre d'entre eux le don des miracles qu'avait eu à un si haut degré leur divin Maître. Ils ont dès lors eux-mêmes conscience de la force divine qui habite en eux; ils se savent régénérés, ils sentent qu'ils sont devenus des hommes nouveaux et le prouvent par leur vie. Ce changement qui s'est opéré en eux, ils l'attribuent entièrement à cet Esprit

dont leur Maître avait dit : « Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jean XVI, 7), et ils sont persuadés que, sans être inspiré par le Saint-Esprit, nul ne peut dire que Jésus-Christ est le Seigneur, car l'homme naturel ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. Le vrai chrétien est un homme nouveau que le vieil homme ne peut comprendre.

C'est cette seconde naissance, cette naissance de l'Esprit qui doit faire l'objet de ce travail. Nous nous proposons de chercher à nous faire une idée de ce que c'est que le Saint-Esprit, de satisfaire le besoin de l'intelligence de comprendre le rôle du Saint-Esprit dans l'économie du salut.

L'Église a de tout temps considéré l'Ancien et le Nouveau Testament comme formant un seul tout ; et pour les auteurs du Nouveau Testament c'est le Dieu de l'ancienne alliance qui a fait en Jésus-Christ une alliance nouvelle avec l'homme, sa créature, qu'il ne voulait pas abandonner malgré sa désobéissance. Comme chrétiens nous devons partager cette manière de voir. Les Saintes-Écritures doivent être pour nous les livres sacrés qui contiennent l'histoire du salut. Elles sont, il est vrai, un composé de livres écrits à des époques différentes par des auteurs différents ; mais malgré cette diversité d'origine et cette multiplicité d'auteurs, ces livres peuvent être considérés comme formant un seul tout, parce que chacun d'eux pris à part n'est pour ainsi dire qu'un chapitre plus ou moins important d'une histoire des rapports entre le Dieu créateur et l'homme créé à son image. Cette histoire commence

avec la création et les rapports primitifs du Créateur et de sa créature, elle parle des différentes modifications survenues dans ces rapports et finit avec la venue du Saint-Esprit. L'envoi de cet Esprit est le dernier acte du Dieu de la Bible en faveur de l'homme. Pour bien en saisir la portée, il est avant tout nécessaire d'avoir une idée claire et précise de la valeur des actes soit de Dieu soit de l'homme qui précédèrent, d'après les Saintes-Écritures, la venue de l'Esprit et en motivèrent l'envoi. A cet effet nous essaierons tout d'abord de dire aussi brièvement que possible comment nous croyons devoir comprendre, d'après les données que nous trouvons dans la Genèse, les rapports primitifs de Dieu et de la créature faite à son image.

Rapports primitifs de Dieu et de l'homme.

Dieu, l'Être suprême qui a la vie en soi, peut aussi communiquer la vie. Le néant, c'est la négation de la vie. Dieu, par un acte de sa volonté, a fait sortir la vie du néant; cette vie émanée de lui a agi d'abord comme une force, mais après avoir revêtu les formes les plus diverses, elle est devenue dans la suite une âme vivante ayant la personnalité, elle est devenue homme. L'homme est destiné à continuer librement l'œuvre commencée par la vie comme force, c'est-à-dire il est destiné à faire de son propre mouvement et pour sa propre félicité la volonté de Dieu. Il est destiné à faire usage de sa personnalité, de la vie, de l'esprit qu'il a reçu comme don pour devenir esprit lui-même, et couronner ainsi l'édifice en réalisant pleinement la volonté

de Dieu, de faire sortir la vie du néant, mais la vie pure, la vie comme Dieu l'a en lui-même. En donnant à l'homme avec la personnalité la faculté de se développer librement, Dieu le créa immortel; mais cette immortalité n'était qu'une immortalité conditionnelle. Être immortel, c'est avoir la vie en soi; mais Dieu seul ayant réellement la vie en soi, Dieu seul étant la source de toute vie, il ne peut y avoir d'immortalité qu'en lui. Toute créature libre cherchant l'immortalité ailleurs qu'en Dieu, ne pourra vivre qu'aussi longtemps qu'il ne plaira pas à son Créateur de lui enlever le souffle de vie, et la liberté dont elle jouira dans cet intervalle ne sera qu'une liberté factice. Dieu seul est libre et ceux qui vivent en lui, qui n'ont d'autre volonté que la sienne. L'unique moyen pour l'homme d'arriver à l'immortalité était donc l'obéissance. Faire toujours la volonté de Dieu et arriver ainsi peu à peu à faire de cette volonté la sienne propre, tel était le chemin tracé par le Créateur à la créature.

La Bible nous dit que Dieu communiqua personnellement avec les premiers hommes, et nous croyons d'après cela qu'il était dans son intention de les conduire d'une main paternelle, de manière à ce que progressivement ils seraient parvenus à se débarrasser des entraves de la vie animale. L'Esprit victorieux aurait triomphé entièrement de la matière; il se serait débarrassé des entraves de la chair pour revêtir une forme qui n'aurait plus mis d'obstacle à son immortalité.

Avant la chute, les premiers hommes qui ne voyaient et ne cherchaient la vie qu'en Dieu, étaient heureux et contents; mais hélas! à peine eurent-ils désobéi et mangé du fruit défendu qu'ils virent que le malicieux

Tentateur les avait trompés. Loin de se sentir immortels, ils purent se persuader au contraire que vouloir arriver à la vie sans Dieu, c'était se vouer à la mort. Ils virent qu'ils étaient nus; ils firent la triste expérience qu'ils n'avaient pas plus d'immortalité en eux que les autres créatures qui peuplaient le jardin, qu'ils étaient comme eux soumis aux lois de la nature, d'après lesquelles les individus disparaissent après avoir rempli leur but, c'est-à-dire après avoir donné naissance à d'autres sujets de la même espèce, qui disparaîtront à leur tour et ainsi de suite. Ils virent qu'ils étaient nus, ils se sentirent les parents d'une suite de générations mortelles, ils eurent conscience de leur dépendance des lois de la sensualité et de leur parenté avec la bête. La suite naturelle de cet acte d'émancipation, par lequel l'homme avait cherché à se soustraire à la dépendance de Dieu, devait être la mort, c'est-à-dire l'anéantissement progressif de l'être entier et non pas seulement le dépérissement du corps. Avant qu'ils eussent désobéi, avant qu'ils eussent perdu leur confiance filiale en Dieu, sa volonté était la leur; maintenant la volonté de Dieu est pour eux la volonté d'un autre, voilà la différence. La personnalité leur est restée; mais elle ne peut plus les conduire à l'immortalité. Ils ont même en partie conservé la mémoire de la volonté de Dieu; mais ils se sentent impuissants par eux-mêmes à faire cette volonté. S'ils pouvaient la faire sans le secours de Dieu, ils seraient Dieu. Pour pouvoir parvenir à faire librement et sans secours étranger la volonté d'un autre, ou bien il faut avoir sa vie et ses forces, il faut être dans les mêmes conditions que lui, ou bien il faut se laisser guider par lui et obéir à ses commandements.

Après le récit de la création et de la chute de l'homme, la Genèse nous raconte comment dans la suite les descendants d'Adam et d'Ève laissèrent la convoitise de la chair pervertir toujours davantage leurs âmes, et comment Dieu, pour leur rappeler que leur destinée était entre ses mains, qu'il pouvait les perdre ou les sauver, châtiait les méchants et venait en aide aux justes. La justice, l'intégrité consistait évidemment dans la bonne volonté que mettait l'homme à ne rien faire de ce qui pouvait déplaire à Dieu; il est dit de Noé qu'il était un homme juste et intègre marchant avec Dieu. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le rappeler, les hommes après la chute savaient encore en partie quelle était la volonté de Dieu; ce souvenir passa à leurs descendants avec la conscience de leur culpabilité. Une voix intérieure avertit l'homme s'il fait ou non ce qui plaît à Dieu; on l'appelle *la conscience.*

Les justes de l'Ancien Testament sont ceux qui font, autant qu'il est en eux, tout ce que leur conscience leur dit être agréable à Dieu et fuient ce dont ils savent qu'il l'a en horreur. Les méchants, les impies sont alors ceux qui, n'écoutant pas leur conscience, ne se soucient pas d'être agréables à Dieu et ne cherchent qu'à satisfaire leurs mauvais penchants.

Sans l'intervention de Dieu, l'humanité aurait nécessairement fini par s'abrutir entièrement; les justes n'auraient plus pu résister à l'exemple des impies, et le Créateur se serait vu forcé de faire retomber dans le néant la terre et ses habitants, s'il n'avait pas voulu la voir peuplée par une race de monstres d'autant plus abjects que c'était sa propre image qu'ils cherchaient à détruire en la souillant par les vices les plus affreux

et les plus hideuses voluptés. Aussi, d'après la Genèse (VI, 5 à 7), Dieu fut-il une fois sur le point d'exterminer l'humanité entière, et ce ne fut que par amour pour un seul juste qu'il se contenta de faire disparaître les individus sans exterminer les races. Noé et sa famille furent sauvés du déluge et leurs descendants repeuplèrent la terre. Dieu fit même une alliance avec Noé et lui promit de ne plus jamais frapper la terre d'une si terrible catastrophe.

C'est à partir de ce moment que, d'après l'Ancien Testament, la résolution de Dieu est irrévocablement prise de sauver son image. La femme, qui fut l'instrument dont se servit Satan pour séduire et perdre l'homme, sera également l'instrument dont se servira Dieu pour le sauver. C'est la foi de la femme dans les paroles du Tentateur qui occasionna la chute de l'homme, ce sera sa foi dans les paroles de Dieu qui livrera entrée dans l'humanité au Sauveur du monde.

Les Saintes-Écritures, dans leur ensemble, nous disent ce que le Dieu de miséricorde fit pour réaliser son plan de salut, quels furent les moyens qu'il employa pour triompher de la résistance que lui opposèrent les hommes pécheurs, tant par leur inertie que par leur méchanceté impie.

Il était nécessaire que nous nous fassions une idée claire et précise de la manière dont les Saintes-Écritures comprennent dans leur commencement les rapports de l'homme et de Dieu. Nous aurions peut-être pu être plus court, mais la brièveté a ses difficultés, que nous n'avons pu surmonter. Nous sommes néanmoins convaincu que si nous avons bien compris quelle devait être, dans la pensée de Dieu, la mission

de l'homme fait à son image, et comment, par sa propre faute, l'homme n'est pas parvenu à l'accomplir, nous aurons plus de facilité pour nous rendre compte des moyens que Dieu employa pour le remettre sur la bonne voie, pour le conduire, malgré sa chute et pour ainsi dire à travers le péché, à sa destination primitive.

C'est au Saint-Esprit que le Nouveau Testament attribue, comme à la cause efficiente, le changement qui s'opère dans le chrétien et qui fait de lui un membre du royaume des cieux. Mais cet Esprit n'aurait pas pu accomplir son œuvre, si Jésus-Christ, le Sauveur, n'était pas venu sur la terre, et cette venue du Sauveur a dû être préparée de longue date et annoncée d'avance aux hommes, afin de disposer leurs cœurs à le recevoir. Nous avons donc à nous rendre compte des rapports de Dieu et de l'homme pendant la période préparatoire : *Dieu et l'homme dans l'ancienne alliance;* puis de leurs rapports dans la nouvelle alliance : *Jésus-Christ, Dieu dans l'homme;* et enfin des rapports entre le Dieu réconcilié et le pécheur sauvé : *le Saint-Esprit et l'homme en Dieu.* Pour ce qui concerne les deux premières parties, il faudra nous restreindre à ne dire que le strict nécessaire, pour montrer que si l'homme est partout le même, c'est aussi le même Dieu qui, dans l'ancienne et la nouvelle alliance, n'avait en vue que le salut des pécheurs. Avec la troisième nous touchons au côté principal de notre travail, nous lui donnerons par conséquent les développements que nous croirons nécessaires pour nous permettre de porter un jugement propre.

Dieu et l'homme dans l'ancienne alliance.

Après le déluge, les descendants de Noé retombèrent dans les mêmes péchés que les descendants d'Adam, et le même danger, d'être entièrement absorbés par les impies, menaça les justes. Dieu ayant d'un côté promis aux hommes, dans la personne de Noé, de ne plus les exterminer de la terre, et ne voulant pas, d'un autre côté, que le souvenir de leur destination primitive s'effaçât entièrement de leurs cœurs, choisit parmi les descendants de Sem l'homme le plus pieux et fit avec lui une seconde alliance et lui dit : « Abraham, je suis le Dieu fort, tout-puissant, marche devant ma face et sois intègre, et je mettrai mon alliance entre moi et toi, je te multiplierai très-abondamment, tu deviendras une grande nation et même des rois sortiront de toi. J'établirai mon alliance entre moi et toi, entre ta postérité après toi en leurs âges, pour être une alliance perpétuelle, afin que je te sois Dieu et à ta postérité après toi » (Gen. XVIII, 1). Dieu tint sa parole, Abraham devint une grande nation et Jéhovah resta son Dieu, malgré les efforts des méchants d'établir l'idolâtrie. Pour forcer son peuple à ne voir qu'en lui le seul vrai Dieu, Jéhovah fut continuellement obligé de se montrer à eux, de leur parler, de les récompenser, de les punir, en un mot, de leur rappeler à chaque instant qu'il était à son poste, occupé à faire d'Israël la grande nation dans laquelle tous les peuples de la terre seront bénis (Gen. XVIII, 18). Ce sont ces différents modes de manifestation qui devront nous occuper plus particulièrement.

Disons tout d'abord que toutes les manifestations de Dieu sont personnelles. La nature, la vie dans les animaux, l'image de Dieu dans l'homme, ne sont que des manifestations de sa force créatrice, mais Jéhovah, qui veut le salut des hommes, ne peut pas se manifester autrement que personnellement.

Nous croyons pouvoir distinguer deux espèces de manifestations de Dieu par rapport à l'homme : les manifestations extérieures, quand ce sont les sens qui avertissent l'homme de la présence de Dieu, et les manifestations intérieures, quand, sans que l'homme soit averti par un phénomène de la nature de la présence de Dieu, une voix intérieure lui dit que c'est Dieu qui lui parle ou qui parle par lui. Quant aux premières, nous n'avons qu'une chose à dire : c'est que, si l'on admet l'existence d'un Dieu personnel, créateur du ciel et de la terre, il faut aussi lui reconnaître le pouvoir de produire dans la nature des phénomènes capables d'arracher à l'homme l'aveu qu'il se passe devant ses yeux quelque chose de surnaturel. Une fois la possibilité d'une pareille manifestation admise, on n'a plus qu'à ajouter foi à celles dont le rapporteur dit lui-même qu'elles ont eu lieu dans un but moral; si toutefois on n'a pas de raisons majeures pour suspecter la sincérité de ce dernier. Pour ce qui concerne les manifestations intérieures, il est plus difficile de comprendre comment une personnalité peut influencer une autre avec ou sans son consentement. Nous avons en vue tout d'abord tous ces nombreux passages de l'Ancien Testament, où il est dit que Jéhovah parla à telle ou telle personne, soit pour l'encourager, soit pour la blâmer, toujours pour lui faire part de sa volonté; et ensuite, dans son

ensemble, l'activité de l'Esprit, du Rouach-Adonaï, en tant qu'il remplit l'homme de forces nouvelles, qu'il l'anime, l'agite, le pousse à parler et détermine sa manière d'agir en imprimant à sa volonté une direction particulière.

Pour nous rendre compte de cette influence du Rouach-Adonaï, nous nous rappellerons ce que nous avons dit plus haut des rapports de Dieu et de l'homme. On dit d'un être qu'il a la personnalité, quand il se veut soi-même. L'homme se veut soi-même, il aspire à l'immortalité; mais comme il n'y a d'immortalité qu'en Dieu, que l'homme, par un acte de sa volonté a refusé le secours de Dieu, qui voulait le guider sur le bon chemin et le conduire à l'immortalité, et qu'il a voulu la devoir à un acte d'émancipation arbitraire, la suite naturelle de cette renonciation à l'assistance de Dieu a été l'impuissance de l'homme d'arriver à l'immortalité, sans que pour cela il ait cessé d'y aspirer. Pour que ces aspirations, qui seules pouvaient empêcher l'homme de tomber plus bas encore, ne dégénérassent pas en se réduisant peu à peu au désir maladif de vivre aussi longtemps que possible sur cette terre, pour y goûter un bonheur éphémère en satisfaisant les convoitises des sens, il était nécessaire qu'il connût le seul vrai Dieu pour tourner vers lui ses aspirations, pour placer en lui toutes ses espérances. L'homme était devenu incapable d'aller à Dieu, il fallait donc que Dieu vînt à lui, et c'est ce qu'il fit; il dit à Abraham : « Je ferai une alliance avec toi, *afin que je te sois Dieu* et à ta postérité après toi. » Imprimer aux inspirations de l'homme la bonne direction pour le préparer ainsi à la réhabilitation par la grâce qu'il lui réser-

vait, tel était le but de Dieu dans la période qui précéda la venue du Sauveur.

Si donc les rapports de la Divinité et de l'homme sont tels que nous venons de les caractériser, et à en croire les Saintes-Écritures, ils le sont véritablement, il n'y a rien d'étonnant et rien d'impossible à ce que Jéhovah, le Dieu qui s'est mis à part toute une nation pour que son nom soit conservé au monde par elle, ait usé de sa prérogative d'être Dieu, et par conséquent tout-puissant, pour parler à sa créature, qui ne pouvait qu'y gagner. Aussi ne s'agit-il pas de savoir si Dieu peut faire telle ou telle chose, s'il est dans ses attributs de pouvoir parler à l'homme et de se faire comprendre par lui, mais plutôt de se demander si les Saintes-Écritures, en le plaçant dans des rapports si directs avec l'homme, ne portent pas atteinte à la liberté de ce dernier, liberté qu'elle ne peut pas vouloir lui refuser, puisqu'elle lui accorde la personnalité. Nous parlons évidemment ici de la liberté du choix, de la liberté qu'a l'homme ou bien d'accepter les secours offerts à lui par Dieu pour le conduire à sa destination, ou de faire route sans autre guide qu'un orgueil mal placé. Cette liberté, Dieu n'a pas pu un seul instant songer à la lui enlever. Il parle à tous ceux qui lui demandent conseil; toutes les personnes dont il nous est dit qu'il leur a parlé étaient, ou bien des hommes élus par lui pour devenir auprès de son peuple les interprètes de sa volonté, ou bien des justes qui le cherchaient dans leurs prières, et ordinairement ils étaient les deux à la fois. Dans tous les cas, la liberté de ces hommes était sauvegardée, ils pouvaient même, après avoir reçu par Dieu lui-même communication directe de sa volonté, refuser encore de lui obéir.

Mais le but de Dieu, dans l'Ancien Testament, n'était pas de rendre tel ou tel homme meilleur; ce qu'il voulait, c'était de se voir adoré comme le seul vrai Dieu par le peuple qu'il avait mis à part, et c'est pour atteindre ce but qu'il inspira des hommes auxquels il ne communiqua pas seulement sa volonté, mais qu'il força de répéter fidèlement tout ce qu'il leur disait. Ces hommes, qui avaient parfaitement conscience que ce n'était pas eux qui parlaient, mais bien Dieu qui parlait par eux, étaient désignés par le mot de *nabi* (de *nabah*, parler suivant une inspiration divine), c'étaient les prophètes. L'inspiration de ces hommes fut attribuée à l'activité du Rouach-Adonaï, l'Esprit de Dieu. Ce Rouach-Adonaï a été l'objet d'une foule d'hypothèses. A notre sens, le mot de Rouach exprime tout simplement l'idée que cette action de Dieu sur l'homme s'exerce en vertu de la faculté inhérente à son être de pouvoir produire en toutes choses une activité mystérieuse pour servir à ses desseins. Rouach veut dire souffle, la vie est un souffle; dès que l'homme n'a plus de souffle il cesse de vivre. Rouach, *πνευμα*, spiritus, souffle, esprit, sont tous des noms donnés à ce quelque chose, cet invisible, qui produit ces manifestations que nous appelons la vie. La vie, c'est la manifestations du souffle de Dieu, car toute vie vient de Dieu, et Dieu doit par conséquent avoir un rouach, un souffle, un esprit, se manifestant comme vie, comme principe vivifiant partout où il l'envoie. Si, par conséquent, les auteurs sacrés nous disent que les prophètes ont parlé en vertu du Rouach-Adonaï qui les animait, qui agissait en eux de manière à se manifester par des discours, des prédictions, des menaces, qui à première vue semblaient

venir des prophètes eux-mêmes, il faut entendre par là que Dieu parlait par la bouche de ces hommes, qu'il se servait d'eux comme interprètes passifs de sa volonté. Mais dans l'idée de l'Ancien Testament, le Rouach-Adonaï est aussi peu une personne que le Maleach-Adonaï en est une nécessairement. Le mot *Maleach*, placé devant Adonaï, est un mot qui doit exprimer l'idée que Dieu n'est pas présent sous sa véritable forme, dans toute la grandeur de sa magnificence, mais sous une autre forme, une forme visible, que l'homme peut regarder sans mourir. Rien n'empêche que Dieu n'emprunte à cet effet la forme d'un homme ou d'un ange, il peut même se servir d'un être personnel comme de son représentant, tout aussi bien qu'avec son rouach il peut proclamer sa volonté par la bouche d'un prophète. Les deux expressions : Rouach-Adonaï et Maleach-Adonaï expriment dans tous les cas l'idée d'une intervention directe de Dieu; ni le Rouach, ni le Maleach n'agissent pour leur propre compte.

Jésus-Christ, Dieu dans l'homme.

C'est un être personnel qui vient comme maleach de Dieu annoncer à la vierge Marie que le Rouach-Adonaï, l'Esprit de Dieu, le *πνευμα ἁγιον* agira de manière à réaliser la volonté du Tout-Puissant qui l'a destinée, elle, la vierge, fille de David, à devenir la mère de celui qu'on appellera le Fils de Dieu. A l'exception des événements miraculeux qui précédèrent et suivirent sa naissance, et de cette petite scène de famille pendant le pèlerinage à Jérusalem qui nous est racontée par saint Luc, nous ne savons rien sur l'enfance et la pre-

mière jeunesse du fils de Marie. Ce n'est qu'à l'âge de trente ans à peu près qu'il inaugura sa carrière messianique en se faisant baptiser par Jean le prophète, qui disait de lui-même : « Je suis la voix qui crie dans le désert, préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. » Ce fut à l'occasion de ce baptême que l'Esprit-Saint, comme s'exprime l'évangéliste (Luc III, 21), descendit sur lui sous la forme visible d'une colombe, et qu'une voix du ciel fit entendre ces mots : « Tu es mon Fils bien-aimé, c'est toi qui fais la joie de mon cœur. »

Pour mieux comprendre la portée de cet événement mystérieux, rappelons-nous par quoi le premier homme s'était attiré le déplaisir de Dieu, qui, pour le punir, le chassa du paradis et maudit la terre à cause de lui. Nous avons à l'occasion caractérisé la chute d'Adam, en disant qu'elle fut le résultat de son refus de se laisser guider par Dieu sur le chemin qui devait le conduire à la vie, à l'immortalité. Si l'homme malgré sa chute doit atteindre sa destination, il faut que d'une manière ou d'une autre la faute d'Adam soit réparée, il est nécessaire que l'homme redevienne l'être dans lequel l'Esprit de Dieu puisse établir sa demeure; car l'Esprit de Dieu, comme principe de vie, ne peut pas demeurer dans un être personnel qui ne veut rien savoir de lui. Dieu peut chercher à persuader à l'homme de se confier à lui, mais il ne peut pas l'y forcer; il faut que l'homme d'un propre mouvement vienne le prier d'être son guide et de le sauver en lui donnant une vie nouvelle. Et non-seulement il faut qu'il l'en prie, il faut aussi qu'il prouve que ce n'est pas la peur qui le fait ramper sur ses genoux, mais que c'est une

décision ferme et inébranlable qu'il a prise de s'en remettre entièrement à son créateur, persuadé qu'il est que sans Dieu il n'y a ni vie ni bonheur. La fermeté de cette résolution, il n'aurait pu mieux la prouver qu'en faisant tout ce qu'il savait être la volonté de Dieu, sans se laisser arrêter par la convoitise de la chair. S'il est permis de nous exprimer ainsi, nous dirons que l'homme, pour reconquérir l'immortalité, devait d'abord reconquérir le Saint-Esprit; car qui n'a pas en soi un principe de vie ne peut pas arriver à la vie. C'est ce que Jésus-Christ a fait pour nous. Le premier Adam ayant péché pour tous et ses descendants étant devenus incapables de réparer sa faute, le Dieu de justice et d'amour, qui ne voulut pas qu'un être créé à son image retombât dans le néant, envoya un second Adam pour reconquérir ce que le premier avait perdu. Il l'envoya. Jésus a dit de lui-même : « Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui » (Jean III, 17). Ce qui veut dire évidemment qu'il est venu dans le monde dans un but spécial. Aucun homme ne peut dire que Dieu l'a envoyé dans le monde. Isaac, par exemple, et Jean-Baptiste n'ont pas été envoyés par Dieu; il n'a fait que les promettre à leurs parents. Celui qui a été envoyé dans le monde a été dans un autre monde auparavant. Les évangélistes nous disent que Jésus-Christ est né du Saint-Esprit et de la vierge Marie; ce qui veut dire évidemment que c'est à la volonté immédiate de Dieu qu'il doit sa naissance et non à la volonté d'un homme; la vierge n'a que le mérite d'avoir cru. Nous laisserons de côté la question de savoir si le Nouveau Testament nous dit quelque chose des rapports du Père et du Fils avant

l'incarnation de ce dernier; il nous importe avant tout de nous rendre compte de la nécessité d'une pareille incarnation.

Si tout ce que nous avons dit jusqu'à présent de Dieu et de l'homme est vrai, cette nécessité n'a pas besoin d'être prouvée; car quel homme aurait pu diriger sans cesse toutes ses aspirations vers Dieu sans se laisser égarer par des intérêts matériels? Quel homme aurait pu soutenir cet effort de volonté et observer tous les commandements de Jéhovah ? Le fils de Marie l'a pu, car Dieu le Père lui rendit ce témoignage à l'occasion de son baptême par Jean, et à partir de ce moment l'Esprit de Dieu habita en lui et ne le quitta plus; la volonté de Dieu et celle de l'homme étaient redevenues une. Le principe de vie était reconquis; il ne s'agissait plus que de ne pas le perdre une seconde fois, de ne pas se laisser tromper une seconde fois par un tentateur quelconque, mais de laisser à l'Esprit de Dieu liberté entière dans son œuvre de triomphe, œuvre d'assimilation ou plutôt d'assujettissement de tous les éléments hétérogènes, œuvre grandiose et divine, dont on pourrait peut-être suivre les différentes phases dans les miracles du Christ, et qui eut son apogée dans la résurrection et la transfiguration du Fils de l'homme. Avec le Transfiguré l'homme était allé au ciel, le problème était résolu, la vie était sortie du néant, l'enfant de la terre était devenu l'enfant de Dieu. Il existait dès lors un type de l'homme idéal; l'humanité créée à l'image de Dieu avait dès lors son représentant dans le ciel, elle avait atteint sa destination dans un de ses membres, elle avait conquis l'immortalité. Quand un touriste téméraire escalade une cime

élevée que d'autres avant lui n'ont pu atteindre, on dit dès lors que cette cime est accessible à l'homme, et si son accès est dans l'intérêt de l'humanité, celui qui a été assez heureux pour l'atteindre peut y fixer une corde et faciliter ainsi l'abord à d'autres moins agiles et moins forts, qui n'auraient jamais pu réussir sans le secours de leur devancier. Un membre de l'humanité est parvenu à sa destination; il peut dès lors, s'il a des raisons pour le faire, jeter la corde à ses frères et les attirer à lui, pourvu qu'ils aient entière confiance dans ses forces et dans ses bonnes intentions à leur égard.

Jésus-Christ a dit lui-même à ses disciples (Jean XIV) : « Je m'en vais à mon père et je prierai le père et il vous donnera un autre paraclète pour demeurer avec vous éternellement. Le paraclète, qui est le Saint-Esprit que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et il vous rappellera le souvenir de toutes les choses que je vous ai dites. Vous donc demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force qui vous viendra d'en haut. »

Le Saint-Esprit et l'homme en Dieu.

§ 1er. Ce paraclète, cet Esprit de vérité, cette force d'en haut, cet Esprit saint qu'il a promis de leur envoyer, que peut-il être après tout ce que nous savons jusqu'à présent de Dieu le Père, de Jésus-Christ et de l'homme? L'humanité a son représentant dans le ciel, un homme a conquis l'immortalité; jouira-t-il seul de son triomphe, ou ses frères selon la chair seront-ils assez heureux pour pouvoir en profiter aussi? Et comment le pourront-ils? Telles sont les questions qui se

présentent maintenant à nous. Laissons l'apôtre Paul y répondre; il dit dans sa première épître aux Cor. XV, 19 : « Si nous n'avons d'espérances en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables de tous les hommes ; mais maintenant Christ est ressuscité des morts et il a été fait les prémices de ceux qui dorment; car puisque la mort est venue par un seul homme, la résurrection des morts est aussi venue par un seul homme; car, comme tous meurent en Adam, de même aussi tous seront vivifiés en Christ. » En opposant ainsi Jésus-Christ comme second Adam au premier Adam, l'apôtre donne à la fois la plus belle et la plus simple explication, non-seulement de l'œuvre du Sauveur, mais aussi de la manière dont ses mérites peuvent être attribués aux autres hommes. « Le premier homme Adam fut une âme vivante, dit-il (v. 45), le second Adam un esprit vivifiant. » Une âme vivante, une *ψυχὴ ζῶσα*, opposée à un *πνεῦμα ζωοποιοῦν* est évidemment un quelque chose qui a la vie, mais seulement une vie d'emprunt en comparaison du *πνεῦμα ζωοποιοῦν* qui a la vie de manière à pouvoir la communiquer. Mais le mot *ζωοποιοῦν* ne veut pas seulement dire que le *πνεῦμα* est un quelque chose qui peut communiquer la vie que lui-même il a reçue; il doit dire plus, car une *ψύχη ζώσα* aussi peut communiquer sa vie; *ζωοποιοῦν* veut dire qui fait, qui produit la vie; dans un *πνεῦμα ζωοποιούν* la vie ne peut jamais s'éteindre, il a la vie en soi. L'homme, d'âme vivante qu'il était après la création, aurait pu devenir un *πνεῦμα ζωοποιοῦν*. Nous avons vu comment le premier Adam, en abusant de sa personnalité, se rendit par là impuissant à atteindre sa destination primitive, et comment

Jésus, le second Adam, répara la faute du premier. Après avoir vaincu tous les obstacles, que le premier Adam et ses descendants avaient entassés sur le chemin qui pouvait les conduire à l'immortalité, il monta au ciel et alla occuper auprès de Dieu, comme πνεῦμα ζωοποιοῦν, la place réservée dans les demeures célestes à l'homme glorifié. De même que tous les hommes doivent au premier Adam d'être des âmes vivantes, de même chacun d'eux peut devenir, grâce au second Adam, un esprit ayant la vie en soi, un πνεῦμα ζωοποιοῦν. La vie qui fait de l'homme une âme vivante est déposée dans l'enfant qui vient de naître comme un germe qui doit se développer; la vie qui fera de l'homme un πνεῦμα ζωοποιοῦν est également déposée en lui comme un germe dans sa seconde naissance, car il faut que l'homme naisse de nouveau. « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut point voir le royaume de Dieu, » a dit le Seigneur à Nicodème. L'agent qui suscite cette seconde naissance, qui dépose dans l'homme ce germe de vie, c'est l'Esprit saint. Telles sont les conclusions qu'on peut tirer de la comparaison que fait l'apôtre entre le premier homme et Jésus-Christ, le premier et le second Adam, et des paroles de Jésus-Christ à Nicodème sur la nouvelle naissance. Partout dans le Nouveau Testament nous retrouvons le même courant d'idées, partout nous rencontrons chez les premiers chrétiens la conviction qu'un changement s'est opéré en eux, qu'il y a une énorme différence entre chrétiens et non-chrétiens, entre l'homme naturel et l'homme nouveau, et partout aussi ce changement est attribué soit en général à la grâce du Fils ou à l'amour du Père, soit plus spécialement au don du Saint-Esprit; toujours

à une volonté supérieure, jamais à une force inhérente à l'homme. Comment concilier cette action immédiate de Dieu sur l'homme avec la personnalité de ce dernier ?

§ 2. Nous avons vu que l'homme par lui-même est incapable de devenir un *πνεῦμα ζωοποιοῦν*. La grâce de Dieu consiste dans l'assistance qu'il lui prêta, dans tout ce qu'il fit pour lui frayer un chemin vers l'immortalité. Mais cette assistance, l'homme est libre de la refuser; Dieu ne change pas le cœur de l'homme sans son consentement; il lui offre de le faire, il s'efforce de le persuader, mais il ne le force pas. C'est indépendamment de sa volonté que l'homme devient un fils d'Adam et qu'il porte l'image de celui qui, tiré de la poussière, a été condamné pour sa faute à redevenir poussière, et ce n'est par conséquent pas un acte arbitraire et illégal de la part de Dieu s'il envoie un second Adam, qui, au lieu de transmettre à ses descendants une vie qui conduit à la mort, dépose au contraire en eux un germe de vie qui les conduit à l'immortalité. Ce n'est pas compromettre la dignité de l'homme que de permettre aux descendants du premier Adam de devenir librement les enfants du second. Naître c'est entrer en possession d'un principe de vie. En naissant nous entrons en possession d'un principe de vie, qui fait de nous une âme vivante; en naissant de nouveau, nous entrons en possession d'un nouveau principe de vie qui fera de nous un *πνεῦμα ζωοποιοῦν*. L'homme est libre d'entrer ou non en possession de ce principe de vie. Quand le peuple, qui fut témoin des faits miraculeux qui eurent lieu le jour de la Pentecôte, demanda à Pierre et aux autres apôtres : « Hommes, frères, que ferons-nous ? » Pierre leur dit : « Amendez-vous et que

chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir le pardon de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Act. II, 38). Amendez-vous et faites-vous baptiser au nom de Jésus-Christ. *Μετανοήσατε*, changez de manière de vivre, laissez ce que vous savez être mal, et faites autant qu'il est en vous ce que vous savez être la volonté de Dieu; *και βαπτισθήτο ἕκαστος*; ne pouvant entrer dans des détails sur la signification du baptême, nous nous contenterons de ce que nous disent les paroles de l'apôtre. En leur recommandant de se faire baptiser au nom de Jésus-Christ, il les engage à se soumettre à l'acte symbolique du baptême, dans l'espérance de recevoir ainsi le pardon des péchés, grâce à celui au nom duquel ils se soumettront à cet acte. Si vous faites ces deux choses, vous recevrez le don du Saint Esprit. D'après l'apôtre, il dépendait donc entièrement d'eux de s'amender et de se faire baptiser, et par conséquent aussi d'avoir part ou non au don du Saint-Esprit.

§ 3. En quoi consiste maintenant ce don? Saint Pierre n'a pas eu besoin de l'expliquer longuement aux gens qui l'entouraient; ils ne lui ont pas non plus demandé d'explication et ils ne l'ont pas contredit quand dans sa harangue il leur adressa ces paroles: «Ce Jésus, dont vous avez tous entendu parler, c'est lui qui, après avoir été élevé au ciel par la puissance de Dieu et après avoir reçu de son Père la promesse du Saint-Esprit, a répandu ce que vous voyez et ce que vous entendez» (Act. II, 32). Ce qu'ils ont vu et entendu a donc dû être quelque chose d'extraordinaire, et sans risquer d'entrer en conflit avec les exégètes, nous pouvons admettre qu'il était tellement évident que les premiers chrétiens agissaient et

parlaient sous l'influence d'une inspiration quelconque, que les curieux qui étaient accourus en grand nombre furent tout étonnés et ne savaient que penser, disant l'un à l'autre : « que veut dire ceci ? » Les apôtres, de leur côté, crurent à l'accomplissement de la prophétie de Joël (II, 21), que l'Esprit de Dieu sera répandu sur toute chair, et que c'était sur la demande de Jésus-Christ que Dieu le leur envoyait. Quand donc, après avoir vu et entendu toutes ces choses merveilleuses et avoir écouté les paroles de Pierre, beaucoup d'entre les assistants demandèrent : « Hommes, frères, que ferons-nous ? » il est évident qu'ils exprimaient par là le désir d'avoir part aussi à l'heureuse issue qu'ils attendaient de cet événement, à l'accomplissement de la promesse que Dieu avait faite à son peuple par les prophètes, que quiconque invoquera son nom sera sauvé ; et les apôtres, loin de se croire privilégiés, s'empressèrent d'indiquer à ces hommes les moyens pour recevoir aussi le don du Saint-Esprit dont la possession les rendait si heureux.

Les apôtres voyaient certainement dans ces événements miraculeux la garantie que le ressuscité était maintenant auprès de son Père et qu'il ne les avait pas oubliés, mais qu'il tenait la promesse qu'il leur avait faite : « Je ne vous laisserai point orphelins... le Paraclète, qui est le Saint-Esprit que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et il vous rappellera le souvenir de toutes les choses que je vous ai dites » (Jean XIV). Et c'est ce qui arriva le jour de la Pentecôte ; ils se souvinrent dès lors de tout ce qu'il leur avait dit et ils comprirent son œuvre. Dans les premiers temps après la Transfiguration du Seigneur,

l'apparition qu'il avait faite sur la terre, ses miracles, ses paroles prophétiques, son enseignement, tout cela devait leur faire l'effet d'un rêve heureux; ils n'y comprenaient rien, ils étaient ébahis, stupéfaits, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu, mais ils étaient aussi plus ou moins craintifs et découragés (v. 27), car ils attendaient tout de sa personne, et il les avait quittés pour aller, disait-il, chez son Père. L'arrivée du paraclète leur rendit non-seulement toute leur confiance, mais grâce à son influence leurs yeux s'ouvrirent et, avec la certitude que le Seigneur vivait, la ferme conviction entra dans leurs cœurs qu'eux aussi ils vivront; ils connurent que Jésus-Christ était dans son Père et eux en lui et lui en eux.

A en juger cependant d'après tout ce qui est dit du Saint-Esprit dans les Actes, les premiers chrétiens n'ont eu que peu à peu conscience de toute la portée de la grâce nouvelle que Dieu leur faisait en leur envoyant le Saint-Esprit. En effet, il est avant tout pour eux la *δυναμις*, la vertu qu'ils ont reçue du Père, afin qu'ils soient les témoins du Fils, tant à Jérusalem qu'en toute la Judée et dans la Samarie et jusques au bout de la terre (Actes I, 8).

Nous les apôtres, dit Pierre au souverain sacrificateur (V, 32), nous sommes témoins que le Dieu de nos pères a ressuscité ce Jésus que vous avez fait mourir et l'a élevé par sa puissance; nous lui sommes témoins, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent en est aussi témoin. L'apôtre ne parle pas ici d'un témoignage que le Saint-Esprit leur donne dans leur intérieur, il fait le raisonnement que si Jésus-Christ n'était pas auprès de son Père, qu'eux ils n'au-

raient pas reçu cette «puissance d'en haut,» grâce à laquelle ils font leurs miracles et annoncent la parole de Dieu avec une franchise hardie, et qui ainsi, par le fait même de son apparition, rend témoignage de la résurrection du Fils et de son retour auprès du Père.

Quand il est dit (IX, 31) que les Églises sont multipliées par la παρακλησις du Saint-Esprit, il n'est pas question non plus d'une force de persuasion du Saint-Esprit, dans ce sens que l'Esprit entre dans les cœurs pour les persuader, mais bien de l'éloquence que le Saint-Esprit déploie, tant par la bouche de ceux qu'il inspire, que dans les guérisons et autres miracles qu'ils font grâce à lui, ou plutôt qu'il fait par eux.

En un mot, d'après les Actes, l'œuvre du Saint-Esprit est essentiellement une œuvre de témoignage; l'Esprit est pour ainsi dire donné par Dieu aux apôtres pour leur aider à rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ et de son retour auprès du Père, et ce témoignage il le rend d'abord par le fait même de sa venue et ensuite par les dons qu'il communique aux croyants.

Nous croyons à la justesse de cette observation; dans tous les cas, si nous avons bien vu, ce fait, que les premiers chrétiens n'ont pas connu tout d'abord toute la portée de la grâce que Dieu leur faisait en leur envoyant le Saint-Esprit, n'a rien que de naturel et peut facilement s'expliquer. L'homme n'apprend que peu à peu à connaître toutes les ressources de son esprit, il faut que l'occasion vienne les lui révéler. Les premiers chrétiens rassemblés à Jérusalem, qui avaient connu Jésus-Christ personnellement, étaient déjà remplis de foi en lui avant la communication du Saint-Esprit;

cette foi fut peut-être un peu ébranlée chez l'un ou chez l'autre quand le Seigneur les quitta ; mais elle n'en fut que plus ardente quand le paraclète promis se manifesta avec tant de force. Ils n'étaient donc pas conduits à attribuer leur foi à l'action du Saint-Esprit. Du reste, ce n'est pas la question de savoir d'où leur venait leur foi qui devait les préoccuper naturellement, mais bien celle comment ils pourraient la communiquer aux autres. Quand un enfant reçoit un don, sa première préoccupation est de le montrer aux personnes qui l'entourent, il veut qu'elles se réjouissent avec lui, et dans le premier moment de son bonheur l'idée ne lui vient pas du tout de se demander de qui il tient l'objet qui lui fait tant de plaisir; ordinairement même ce sont les personnes auxquelles il voudrait faire partager sa joie, qui reportent par leurs questions ses pensées sur le donateur. La joie de l'enfant est double : il se réjouit presque autant de pouvoir faire partager aux autres son bonheur qu'il a de plaisir au don lui-même. De même les premiers chrétiens, heureux déjà de savoir le Seigneur auprès de son Père, d'avoir dans le Saint-Esprit la garantie qu'il ne les a pas oubliés et qu'il tiendra sa promesse de venir les chercher pour les conduire dans les demeures célestes, se sentirent plus heureux encore d'avoir reçu en même temps les moyens de convertir leurs frères, de leur faire partager leur propre bonheur, d'avoir dans le Saint-Esprit un témoin qui témoigne avec eux (Actes V, 32).

Il est naturel d'après cela qu'ils aient relevé avant tout ce côté de l'œuvre du Saint-Esprit. Vous ne voulez pas nous croire, disaient-ils aux incrédules, que ce Jésus-Christ que vous avez crucifié est ressuscité; mais

vous voyez bien maintenant que nous vous disions la vérité, car c'est lui qui a obtenu de son Père qu'il nous a envoyé « ce que vous voyez et ce que vous entendez, » le don des langues, le don des prophéties, celui de guérir les maladies etc. Peu à peu pourtant ils découvrirent que l'activité du Saint-Esprit était plus grande encore qu'ils ne s'en étaient aperçus tout d'abord. Ils étaient tous, même avant la venue de l'Esprit, des hommes pieux, haïssant ce qu'ils appelaient le monde, n'aspirant qu'à suivre les traces de leur maître et à obéir toujours plus fidèlement à ses commandements; depuis longtemps toutes leurs pensées et toutes leurs espérances étaient dirigées vers le Fils de Dieu, ils avaient même reçu de Jésus-Christ le Saint-Esprit avant que ce dernier eût fait son entrée définitive dans le monde, et par conséquent quand cet Esprit se manifesta dans toute sa gloire, ils n'eurent pas conscience comme les nouveaux convertis d'un renouvellement entier, d'une régénération de tout leur être, et leur attention se porta plus particulièrement sur les dons spéciaux qu'ils ne possédaient pas auparavant et dont ils furent investis par la venue de l'Esprit.

Saint Paul, qui fut lui-même converti d'une manière si miraculeuse, qui, d'orgueilleux pharisien, d'ardent persécuteur des chrétiens, devint, pour ainsi dire, d'un jour à l'autre le plus zélé disciple de son plus grand ennemi, le plus ardent apôtre de la bonne cause, saint Paul, disons-nous, fut le plus à même de juger de la force vivifiante de l'Esprit de Dieu; aussi n'a-t-il pas hésité à lui attribuer non-seulement tous les dons particuliers, le don de prophétie, don de guérison, don de la glossolalie etc., mais la foi, l'amour, la sagesse,

l'espérance sont pour lui autant de dons de l'efficace du Saint-Esprit (1 Cor. XII, 4-11). Il y a diversité de dons, dit-il, mais il n'y a qu'un seul Esprit; un seul et même Esprit fait toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons comme il le juge à propos. L'Esprit est aussi pour lui le plus sûr témoin de la grâce de Dieu qui nous a élus pour être ses enfants (Rom. VIII, 16), et le plus puissant auxiliaire du chrétien pour répandre la bonne nouvelle, car il donne à chacun des lumières pour l'utilité commune (1 Cor. XII, 17); mais pourtant il est plus essentiellement encore pour lui l'agent de la vie nouvelle. Les chrétiens sont les élus de Dieu, qui n'a point épargné son Fils, mais qui l'a livré pour les pécheurs; ce Fils a vaincu la mort, et après être retourné auprès de son Père, il a envoyé son Esprit à ceux qu'il aimait. Ces élus en qui habite l'Esprit sont en possession de la vie et de la paix; car si l'Esprit du Dieu qui a ressuscité Jésus-Christ demeure en eux, ce même Dieu devra aussi vivifier leurs corps mortels à cause de son Esprit qui habite en eux (Rom. VIII, 11). Le chrétien rempli du Saint-Esprit fait librement la volonté de Dieu; ceux qui marchent selon l'Esprit n'accomplissent plus les convoitises de la chair (Gal. V, 16). Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix, un esprit patient, la bonté, la bénéficence, la fidélité, la douceur, la tempérance (v. 22). L'amour surtout, qui résume toute la loi, est un don répandu dans le chœur des chrétiens par le Saint-Esprit (Rom. V, 5). C'est ainsi que toute sanctification vient de l'Esprit (2 Thess. II, 13). Dieu dans sa bonté et son amour pour l'homme l'a sauvé non par des œuvres de justice qu'il aurait pu accomplir, mais selon sa miséricorde il a fait

de lui le temple du Saint-Esprit, lequel est l'arrhe de l'héritage, il a fait de lui un homme nouveau, car si quelqu'un est en Christ, il est une créature nouvelle, les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont devenues nouvelles.

Pour l'apôtre Jean aussi le Saint-Esprit est le principe d'une vie nouvelle. Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, dit-il, car la semence de Dieu demeure en lui et il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu (1 Jean III, 9). C'est là le commandement de Dieu que nous croyions au nom de son Fils Jésus-Christ et que nous nous aimions les uns les autres comme il nous en a donné le commandement. Celui qui garde mes commandements demeure en Jésus-Christ et Jésus-Christ demeure en lui, et par ceci nous connaissons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné. En principe l'homme qui a l'Esprit ne peut donc plus commettre de péché, car l'Esprit est le principe d'une vie de sainteté ; en réalité cependant l'homme reste un pécheur, « car si nous disons que nous n'avons point de péchés nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous » (1 Jean I, 8); mais le chrétien est un pécheur qui a un avocat auprès du Père, savoir Jésus-Christ le Juste. Quand l'apôtre dit que tous les hommes, même les chrétiens qui ont l'Esprit, commettent des péchés, et qu'il ajoute que le chrétien a un avocat auprès du Père, il parle à des hommes qui voudraient ne plus pécher, auxquels tout acte qui doit encourir la désapprobation de Dieu cause des remords cuisants, à des hommes qui voudraient pour cette raison se persuader qu'ils ne pèchent plus. Mais quand il dit au contraire que qui-

conque est né de Dieu ne commet plus de péché et que quiconque pèche n'a point vu Jésus, ni ne l'a point connu (1 Jean III, 6), il s'adresse à des gens qui croient qu'on peut être chrétien et vivre tout de même dans le péché. Dans le premier cas il est question du péché comme d'un acte qui encourt le déplaisir de Dieu, d'enfants de Dieu qui pèchent par faiblesse et pour ainsi dire malgré eux; dans le second l'apôtre parle de la vie dans le péché, il s'adresse aux enfants de ce monde qui ne demandent pas mieux que de pécher, qui ne font pas ce qui est juste et qui n'aiment pas leurs frères (v. 10). Le chrétien peut encore pécher, mais il ne peut plus aimer le péché, car il connaît la vérité (II, 21), parce qu'il a reçu l'onction de l'Esprit (v. 27). Je ne vous ai pas écrit comme si vous ne connaissiez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez, dit-il à ses frères, et qu'aucun mensonge n'est la vérité. Qui est le menteur sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? Quiconque nie le Fils n'a point le Père (v. 21, 22, 23), mais tout Esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair est de Dieu, et il a par conséquent la vérité. La vérité par excellence, qui est la base de toute connaissance sérieuse, et hormis laquelle tout est mensonge, c'est la vérité que Jésus-Christ est venu en chair pour sauver les pécheurs. Celui qui possède cette vérité n'a pas besoin qu'on l'instruise pour lui apprendre ce qu'il doit penser et ce qu'il doit faire; le Saint-Esprit, l'Esprit de vérité (Jean XIV, 17) de qui il tient cette vérité lui enseigne toutes choses.

En résumé, nous pouvons dire dès à présent, si nous ne nous sommes pas trompé dans notre appréciation de la pensée des auteurs sacrés, que l'œuvre du

Saint Esprit est une œuvre de régénération. Le Saint-Esprit est pour eux l'agent qui imprime à leur être une direction autre que celle que leur imprime l'esprit humain. Selon les circonstances et selon les personnes auxquelles les apôtres s'adressent, selon qu'ils ont à cœur de faire ressortir davantage ou bien l'origine étrangère et divine de cet agent, ou son action régénératrice sur l'homme, ils multiplient et varient leurs expressions de manière à représenter l'Esprit tantôt comme agissant pour ainsi dire à côté de l'esprit humain, tantôt comme s'identifiant avec lui. Pour ne citer que quelques exemples, nous rappellerons le passage de l'épître aux Romains (chap. VIII), où Paul, après avoir montré à ses lecteurs quelle énorme différence il y a entre ceux qui sont selon l'Esprit de Dieu et l'Esprit du Christ et ceux qui sont selon la chair, leur dit au verset seizième : « C'est ce même Esprit qui rend témoignage avec notre Esprit que nous sommes enfants de Dieu, » tandis que quelques versets plus loin (25, 26, 27), pour dire combien l'Esprit soulage les faiblesses du chrétien, il ajoute : « car nous ne savons pas comme il faut ce que nous devons demander ; mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer; mais celui qui sonde les cœurs connaît quelle est l'affection de l'Esprit, car il prie pour les saints selon Dieu » et identifie ainsi la volonté de l'Esprit de Dieu et celle de l'esprit humain. L'Esprit de Dieu s'est individualisé dans les chrétiens; quand ils prient, c'est l'Esprit de Dieu qui prie en eux. Dans sa première épître, chap. II, v. 20, l'apôtre Jean, pour indiquer combien l'union de l'Esprit de Dieu et de l'esprit de l'homme est intime, nomme le premier

une onction (*χρισμα*); cette communication de forces est tellement complète et les fidèles sont si bien pénétrés de cette onction qu'il n'est plus nécessaire que lui, l'apôtre, les instruise, car l'Esprit qui demeure en eux leur enseigne toutes choses. Dans le chapitre suivant, au contraire (v. 24), l'Esprit que Jésus-Christ a donné aux chrétiens est considéré comme existant indépendamment à côté de l'esprit humain comme témoin que le Seigneur habite en eux.

§ 4. Ces différentes manières de caractériser l'œuvre du Saint-Esprit ne peuvent pas modifier notre jugement, qu'elle est essentiellement une œuvre de régénération; mais elles pourraient contribuer à compliquer la question de savoir si ce que les textes sacrés désignent par les noms de *πνεῦμα*, *πνεῦμα ἅγιον* etc. est une personne ou seulement un principe. Avant de nous poser cette dernière question, nous essaierons de répondre à cette autre: quel peut être ou plutôt quel doit être le rôle du Saint-Esprit dans le plan que Dieu s'est proposé de suivre pour sauver les hommes, d'après tout ce que nous savons jusqu'à présent des modifications survenues dans les rapports entre le créateur et sa créature depuis la création du monde jusqu'à la venue de l'Esprit? Résumons d'abord en peu de mots ce que jusqu'à présent nous avons dit de ces rapports.

L'homme est une âme vivante, qui a reçu la personnalité de Dieu. Le caractère distinctif de la personnalité, c'est qu'un être personnel, non-seulement sent qu'il vit, sait qu'il vit et qu'il veut vivre, mais encore qu'il a en soi une source de vie à laquelle il pourra puiser aussi longtemps qu'il ne la laissera pas tarir, c'est-à-dire un être personnel est sa propre cause et a

dans un certain sens la vie en soi. Dieu, la vie par excellence, a été de tout temps sa propre cause et ne tient la vie de personne. L'homme a reçu la personnalité de Dieu, c'est-à-dire Dieu a fait de lui une âme vivante ayant conscience d'elle-même, pouvant devenir un être personnel, dont toute la félicité consisterait à connaître et à faire la volonté de Dieu. Cette volonté, Dieu ne la lui ferait pas connaître par des commandements et ne le forcerait pas à l'accomplir par des menaces; cette volonté serait sa propre volonté, elle serait en lui la source de vie qui le ferait vivre éternellement. Tout être vraiment personnel étant sa propre cause, la personnalité que le premier homme a reçue de Dieu ne pouvait être que conditionnelle; en ce sens que l'homme, après avoir eu conscience de soi-même, devait par un acte de sa propre volonté accepter la vie reçue et la gérer de manière à en faire sa vie propre, sa vie que Dieu lui-même ne pourrait plus lui retirer, parce qu'elle serait la vie en Dieu. Les premiers hommes acceptèrent bien le don que Dieu leur faisait en leur donnant la vie personnelle; mais au lieu d'accepter de lui aussi le secours qu'il voulait leur offrir pour les guider sur le bon chemin qui les aurait conduits à l'immortalité, ils ambitionnèrent une personnalité indépendante de Dieu; ils voulurent vivre sans Dieu, au lieu de faire de la vie en Dieu le but de leurs aspirations. C'était prétendre alimenter une rivière en coupant la source.

Depuis la chute, l'homme a tout juste assez de personnalité pour pouvoir désirer de devenir un être vraiment personnel, mais pas assez pour pouvoir réaliser ce désir. Toute chair est comme l'herbe et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe; l'herbe sèche

et la fleur tombe, voilà l'homme (1 Pierre I, 24). Un être personnel, sujet à la mort, est presque un monstre. Est-ce bien la peine d'être fier de sa personnalité, de se vanter d'être un moi, quand on n'est pas sûr de n'être plus qu'une vile poussière une seconde après ? Tout cela est bien triste; les hommes pourtant en prennent facilement leur parti; les uns, et c'est l'immense majorité, ne pensent qu'à mettre à profit le peu de temps qu'ils ont à vivre sur cette terre pour jouir de la vie, chacun à sa manière; mais en somme, toutes ces manières se résument en ces mots : « Mangeons et buvons, car demain nous serons morts. » Les autres mettent toute leur confiance et toutes leurs espérances en Dieu ; ils sentent que sans Dieu ils ne sont rien et voudraient, s'ils en avaient les forces, faire ce qu'ils savent être la volonté de Dieu. Ce sont les justes, et c'est par amour pour ces justes qui ont conscience de leur indignité que Jésus-Christ est venu sur la terre. Le fils de Dieu devenu fils de l'homme réussit à vaincre le péché en accomplissant la volonté de son Père; il fit de l'homme ce qu'il était destiné à devenir dès la création du monde dans la pensée de Dieu, un *πνεῦμα ζωοποιοῦν*, un être personnel, dont toute la félicité consiste à faire librement et de son propre mouvement la volonté de Dieu, dans la mesure de la vie attribuée à son être. Jésus-Christ, quand il eut accompli sa tâche, retourna auprès de son Père, qui, sur sa demande, permit que l'Esprit que le Fils de l'homme venait de conquérir, et grâce auquel l'humanité était dès lors représentée dans le monde des Esprits, devint le principe de vie de l'humanité repentante et conduisit à l'immortalité les descendants du premier Adam qui voudraient naître de nouveau.

Nous avons vu comment cet Esprit agit dans l'homme, qu'il donne à tout son être une direction nouvelle. En comparant l'homme à un grain semé, le Saint-Esprit est le principe de vie qui travaille en lui. Dès que la forme grossière qui empêche l'Esprit de développer sa vie sera brisée, il se créera une autre forme, laquelle ne sera plus un obstacle à l'entier développement des forces qui lui sont inhérentes; ce qui a été semé corruptible ressuscitera incorruptible, ce qui a été semé corps animal ressuscitera corps spirituel.

C'est ainsi que nous croyons devoir comprendre le rôle du Saint-Esprit d'après l'ensemble de l'enseignement des Saintes-Écritures. Il est pour nous ce qui produit dans l'homme la vie nouvelle, l'Esprit qui confesse en lui que Jésus-Christ est venu en chair pour sauver l'humanité, qui n'a pu réparer par ses propres forces les suites du premier péché. Il est le principe de vie de l'humanité repentante, le principe de vie qui fait de l'homme ce que dans la pensée de Dieu il était destiné à devenir: la vie sortie du néant, grâce à la force créatrice inhérente à son être, un être personnel fait à son image. Ce principe de vie aurait déjà fait du premier Adam un *πνεῦμα ζωοποιοῦν*, un esprit qui a la vie en soi, si ce dernier n'avait pas convoité une personnalité indépendante de Dieu, une immortalité qui le rendrait l'égal du créateur. Le premier Adam avait voulu arriver à l'immortalité sans Dieu; le deuxième Adam, malgré la faiblesse de la nature humaine, malgré les tentations du Père du mensonge, parvint à vaincre le courant qui entraînait tous les hommes à une perte certaine; il triompha du mal, il ne connut plus qu'une seule volonté: la volonté de Dieu, et cette

volonté devint en lui la volonté de l'homme, c'est-à-dire en Jésus-Christ l'homme fit librement et de son propre mouvement la volonté de Dieu. C'était l'unique moyen pour arriver à l'immortalité. Dieu voulant sauver l'homme permit qu'un membre de l'humanité réparât la faute de son premier représentant; il permit à son Fils de devenir pour les hommes un second Adam. Ce mystère est grand, le mystère de Jésus-Christ et de l'Église! (Éph. V, 32.)

Comment le Fils de Dieu a-t-il pu devenir le Fils de l'homme? Comment l'Esprit du Christ a-t-il pu devenir l'héritage de l'humanité repentante? C'est à la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ et à l'amour du Père que nous devons notre salut; voilà la seule réponse que les chrétiens puissent donner à ces questions, car les Saintes-Écritures ne donnent pas d'autre solution: elles constatent les faits et demandent qu'on y ajoute foi. Mais la foi n'est pas l'affaire d'un chacun. Celui qui a la foi croit que Dieu est, qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent; il a confiance en Dieu, parce qu'il désespère de ses propres forces, parce qu'il sait que sans Dieu il n'est rien. L'homme naturel n'a pas la foi, c'est-à-dire il ne croit pas avoir besoin de Dieu; il est fier de sa personnalité, il se veut sans Dieu, il préfère plutôt ne pas croire à l'immortalité que de la devoir à un autre. C'est l'Esprit qu'il a hérité du premier Adam, qui l'entraîne sur le chemin qui conduit à la mort; tandis que l'Esprit du second Adam conduit à la vie tous ceux qui lui ouvrent leurs cœurs. L'Esprit de Dieu a de tous temps guidé les justes attristés de se voir séparés de Dieu, mais c'est seulement depuis qu'en Jésus-Christ il a pris entièrement possession de

l'homme, depuis qu'en Lui il est devenu l'Esprit de l'humanité repentante, qu'il agit dans l'homme pour ainsi dire parallèlement à cet autre esprit qui depuis la chute des premiers hommes se transmet de père en fils à tous leurs descendants. Refuser obstinément le secours de l'Esprit saint, qui sollicite chacun de lui ouvrir son cœur, c'est commettre le péché dont il est dit qu'il ne sera pas pardonné (Math. XII, 32). L'homme peut parler contre Jésus-Christ, il peut ne pas croire à sa divinité et vouloir pourtant être sauvé par Dieu; une intelligence faussée peut lui faire commettre cette erreur, dont grâce à Dieu il pourra revenir un jour; mais celui qui a conscience de l'existence de ces deux courants, dont l'un conduit à la vie et dont l'autre entraîne à la mort, celui qui sent la nécessité de s'abandonner entièrement à l'un ou à l'autre et donne sciemment la préférence au premier, cet homme commet un péché qui ne pourra plus lui être pardonné; car cette fois c'est bien lui qui refuse le secours de Dieu; il ne peut plus rejeter la faute ni sur la femme ni sur le serpent; la femme a réparé son manque de foi en donnant au monde le Sauveur qui a vaincu le Tentateur; la semence de la femme a écrasé la tête du serpent.

§ 5. Nous pourrions croire maintenant notre tâche terminée, nous pourrions espérer d'avoir réussi, jusqu'à un certain point, à nous faire une idée plus ou moins juste du rôle du Saint-Esprit dans l'économie du salut, si nous osions nous permettre d'ignorer les passages des Saintes-Écritures, qui, à tort ou à raison, sont devenues les pierres angulaires sur lesquelles on a cru devoir bâtir le système de la personnalité de l'Es-

prit. Ces passages se trouvent, à peu d'exceptions près, dans les chap. XIV, XV et XVI de l'évangile selon saint Jean, et il est curieux de remarquer que ce ne sont pas des expressions dont se serait servi l'un ou l'autre des apôtres, mais des paroles attribuées à Notre Seigneur lui-même, qui parlent le plus en faveur de la personnalité de l'Esprit. Ce fait demande une explication; de deux choses l'une, ou bien l'auteur du quatrième évangile a arrangé les discours de Jésus-Christ de manière à satisfaire le besoin de son intelligence de faire de l'Esprit une personne, ou bien ce sont réellement les paroles du Seigneur que nous avons devant nous, et l'auteur de l'Evangile a pu nous les conserver en vertu de l'accomplissement de la promesse de son maître: « Le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et il vous rappellera le souvenir de toutes les choses que je vous ai dites (XIV 26). » Notre conscience chrétienne ne nous permet pas d'accepter la première manière de voir. Les preuves que la critique historique avance en faveur de l'inauthenticité du quatrième évangile, ne sont, du reste, pas convaincantes au point d'ébranler notre conviction que la volonté de Dieu a présidé à la formation du canon des Écritures. Mais d'un autre côté, si nous admettons avec la Tradition de l'Église que l'auteur du quatrième évangile est l'apôtre Jean, et qu'il s'est véritablement souvenu des paroles de son maître, la difficulté subsistera de savoir de quel côté est la vérité, du côté de ceux pour qui le Saint-Esprit est une personne, ou du côté des autres qui ne voient en lui qu'un principe de vie. Notre examen de l'œuvre du salut n'a pas conclu à la personnalité; au contraire, si nous nous croyions forcé dans

la suite d'accepter cette personnalité, la manière dont nous nous rendons compte dans ce travail de la valeur et de l'enchaînement des faits dans l'histoire du salut, ne serait plus en rapport avec notre foi.

Un moyen de nous tirer d'embarras serait d'adopter l'opinion que le rôle du Saint-Esprit dans l'économie du salut ne consiste, il est vrai, qu'à se manifester et à agir comme un principe de vie; mais que les paroles de Notre Seigneur, que le quatrième évangile prétend reproduire, jettent une lumière plus grande sur les mystères de la Divinité et permettent à l'intelligence humaine de pénétrer jusqu'à un certain point dans les secrets de son essence et de conclure au dogme de la Trinité.

Nous n'osons pas faire des paroles du Fils de Dieu des prémisses de métaphysique, quand nous pensons à la prière qu'il fit un jour : «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux enfants » (Math. XI, 25).

Il ne nous reste plus, après cela, qu'à choisir entre l'aveu que la manière dont nous comprenons l'histoire du salut n'est pas la vraie, et l'hypothèse de la non-valeur des preuves tirées des Saintes-Écritures en faveur de la personnalité de l'Esprit. La discussion des pour et des contre que soulève cette hypothèse exigerait un travail sérieux et approfondi, qui ne rentre plus dans le cadre que nous nous sommes tracé. Nous nous permettrons seulement de présenter quelques observations qui nous ont porté à ne pas la croire dénuée de tous fondements.

Le but de Jésus-Christ en annonçant à ses disciples

la venue de l'Esprit, était double, d'après ses propres paroles. Il voulait les préparer à une séparation temporaire en leur promettant qu'il ne les laisserait pas orphelins (Jean XIV, 18-27), et leur dire d'avance ce qu'ils devaient attendre de l'Esprit saint, afin que quand il sera venu, ils croient que c'est Dieu qui l'a envoyé (v. 29). «Je prierai le Père, leur dit-il, quand je serai auprès de lui, de vous envoyer un autre paraclète.» C'est-à-dire, jusqu'à présent j'ai été votre paraclète (votre aide, votre soutien, proprement quelqu'un qui aide au moyen de la parole, par l'enseignement et la défense en justice), mais quand je serai parti et que vous ne me verrez plus, alors l'Esprit de vérité sera votre paraclète. C'est l'expression ἄλλος παρακλητος, un autre paraclète, qui parle le plus en faveur de la personnalité, quand on la détache de l'ensemble du discours; mais on n'est pas autorisé à le faire, ce n'est pas en vain que Jésus ne parle jamais du paraclète sans le nommer dans la même phrase ou au moins dans la même période, l'Esprit de vérité ou le Saint-Esprit (XIV, 16-17, 26; XV, 26; XVI, 7 et 13). Pourquoi aurait-il soin d'ajouter chaque fois que le paraclète est l'Esprit de vérité, s'il ne voulait pas empêcher ses disciples de se tromper dans leur espoir en attendant un être personnel qui leur parlerait comme il leur parle, de personne à personne, au lieu d'un principe de vie qui agira sur eux et en eux d'une manière mystérieuse? C'est évidemment le mot *Esprit* qui doit définir et expliquer l'expression de paraclète et non le contraire. L'important pour Jésus-Christ était de leur persuader qu'il ne les laisserait pas orphelins; qu'après son départ ils ne manqueraient pas d'aide et de sou-

tien, et c'est là la raison pourquoi il commence par leur dire qu'il leur enverra un autre paraclète. Il définit par un seul mot l'œuvre de l'Esprit, mais craignant peut-être d'être mal compris, il ajoute que ce paraclète sera l'Esprit de vérité. Les disciples savaient bien quelle idée il fallait attacher à cette expression « Esprit de vérité, » ils pensèrent, sans aucun doute, à l'Esprit de Dieu qui inspirait les prophètes et qui viendra habiter en eux pour les consoler et leur enseigner la volonté de Dieu. Ce que les Grecs appelaient *πνεῦμα*, ce que nous appelons esprit, n'est pas nécessairement une personne, c'est la cause mystérieuse qui produit la vie, cette cause, cet agent, quand on veut en parler, on ne peut pas en parler comme d'une chose, il faut, pour le désigner, se servir des mêmes expressions dont on se sert pour désigner des personnes. Il fallait bien que Jésus-Christ employât le mot de *παρακλητος*, celui de *παρακλησις* n'aurit pas suffi; l'Esprit n'est pas seulement une assistance, il est un aide, car ce n'est ni par hasard, ni par un concours de circonstances particulières, qu'il assiste et qu'il aide, mais bien parce que aider est une activité inhérente à son essence. Si donc on peut dire, ou plutôt s'il faut dire de l'Esprit, pour définir son activité, qu'il vient, qu'il reste, qu'il parle, qu'il enseigne, qu'il conduit, qu'il rend témoignage etc., ce n'est pas à dire qu'il est pour cela une personne, car, pour mériter ce nom, il faudrait, avant tout, que le caractère distinctif de la personnalité ne lui fît pas défaut. Une personne est un moi qui se veut soi-même. Le Saint-Esprit, dans son œuvre de régénération ne se veut nulle part soi-même; il n'a pas d'autre volonté que la volonté de Dieu, et nulle part nous ne trouvons des in-

dications qu'il fait librement, volontairement cette volonté, comme le Fils a fait librement, volontairement la volonté du Père. Un principe de vie peut agir, parler etc., dans des êtres personnels, mais il ne peut pas les aimer; il n'est question nulle part de l'amour du Saint-Esprit pour les hommes. Le don du Saint-Esprit est un don que le chrétien sait devoir à l'amour du Père et à l'amour du Fils. Il ne dira jamais qu'il se sent aimé du Saint-Esprit, c'est que les personnes seules peuvent s'aimer; on n'aime pas un principe de vie et on n'est pas aimé par lui. Au fond, aucun chrétien ne se sait dans des rapports personnels avec le Saint-Esprit; ce n'est pas à lui qu'on adresse les prières. — Dieu le Père, d'après l'Ancien et le Nouveau Testaments, veut le salut des hommes; le Fils aussi veut le salut des pécheurs, il a sa propre volonté; l'activité du Saint-Esprit, au contraire, consiste à accomplir dans le monde la volonté du Père, sans que les auteurs sacrés se servissent d'une seule expression qui nous autoriserait à dire qu'il était pour eux un être personnel faisant volontairement la volonté de Dieu.

Parmi les autres passages qui sont encore cités en faveur de la personnalité de l'Esprit, il en est un qui souvent est considéré comme fournissant une preuve irrécusable, c'est le v. 19 du chap. XXVIII de l'évangile selon saint Mathieu, où Jésus-Christ dit à ses disciples : « Allez donc et enseignez les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » D'après cette formule, on a cru devoir admettre que, dans la pensée de Jésus, l'Esprit est Dieu aussi bien que lui et le Père, et que, par conséquent, il est une personne comme eux. Il y a du vrai dans cette argumentation;

mais pourtant nous croyons qu'on fait dire plus au Seigneur que ne l'exige le sens de l'expression dont il se sert. Ceux qui se faisaient baptiser par Jean au nom du Pére, rendaient par là témoignage qu'ils attendaient le salut de ce Dieu au nom duquel ils se faisaient baptiser. Quand plus tard Jésus-Christ se manifesta comme Messie, les croyants se firent baptiser au nom de Jésus et témoignèrent ainsi, non pas qu'ils attendaient maintenant le salut de Jésus après l'avoir attendu d'abord de Dieu, mais que Jésus était le Sauveur que Dieu leur a envoyé, que Jésus-Christ était le salut. Après la venue de l'Esprit, Pierre répondit à ceux qui demandèrent : « Hommes, frères, que ferons-nous? » « Amendez-vous et que chacun soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir le pardon de vos péchés et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » Il ne leur dit pas de se faire baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, parce que se faire baptiser au nom de Jésus-Christ, c'est se faire baptiser au nom du Dieu qui a voulu devenir le Père des hommes en leur envoyant son Fils pour qu'il devînt leur frère, au nom du Fils, et au nom du Saint-Esprit que le Père a envoyé sur la demande du Fils. Sans le Fils, pas de Père pour les hommes et pas de Saint-Esprit. Baptiser au nom du Fils, c'est donc baptiser au nom des trois.

Jésus-Christ, en recommandant à ses disciples de baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, résume dans ces trois noms toute l'histoire du salut. Il aurait pu leur dire simplement de baptiser en son nom; mais pourquoi se nommerait-il seul, lui qui aime tant son Père et qui sait qu'il n'est rien sans lui? Et le Saint-Esprit, que ses disciples ne connaissent pas

encore, mais que le Père leur enverra sur sa demande afin qu'il les conduise en toute vérité, le Saint-Esprit sans lequel son œuvre serait une œuvre morte, puisqu'il a fallu que Lui, le Fils de Dieu, devînt homme, qu'il mourût et qu'il ressuscitât pour que son Esprit, l'Esprit de Dieu, pût devenir l'Esprit de l'humanité, ce Saint-Esprit, devait-il, pouvait-il ne pas le nommer en caractérisant la manière dont s'est opéré le salut?

Nous ne croyons pas que le Seigneur ait voulu dire plus, qu'il ait été dans son intention, en nommant le Saint-Esprit à côté du Père et du Fils, de rendre par là un témoignage en faveur de sa personnalité. L'Esprit de Dieu, l'Esprit du Christ n'est pas de sa nature si étranger à la Divinité qu'il ne puisse pas être nommé à côté du Père et du Fils, que son nom ne puisse pas figurer à côté du leur.

§ 6. Nous nous croyons autorisé après ces quelques observations à maintenir l'hypothèse que peut-être la personnalité du Saint-Esprit n'est pas enseignée dans les Saintes-Écritures. Nous admettons par conséquent aussi qu'on puisse être un vrai chrétien sans partager sur le dogme de la Trinité les opinions formulées par des croyants des siècles antérieurs. Il est difficile quelquefois de distinguer dans les dogmes la parole de Dieu de l'explication que donne l'homme; mais là où est l'Esprit là est la vie, et la vie on la voit. On reconnaît le chrétien qui a la vie, qu'il soit orthodoxe ou non, car il devient de jour en jour plus évident que la différence entre chrétiens et non-chrétiens n'est pas une simple différence formelle qui résulterait d'une tournure, d'une direction différente imprimée par les circonstances à la même faculté d'intelligence et aux

mêmes besoins du cœur; mais qu'elle est une différence essentielle qui embrasse l'être entier. L'incrédule se veut sans Dieu, le chrétien au contraire se veut en Dieu, il veut vivre en Dieu, il veut devoir à l'Esprit du Christ, au Saint-Esprit, la vie éternelle, que l'incrédule avec peu d'espoir attend quelquefois de l'esprit humain. C'est en vain qu'on cherche à se persuader que la religion naturelle et la religion chrétienne poursuivent le même but, celui de donner une solution du problème de la destination de l'homme, et que chacune est dans le vrai, par le fait même qu'elle a des adhérents, preuve qu'elle répond aux besoins d'intelligence et aux besoins moraux d'un plus ou moins grand nombre d'individus. Les chrétiens de toutes les nuances protestent contre une pareille théorie. La religion naturelle veut arriver à comprendre le problème de la destination de l'homme en interrogeant l'homme lui-même; au contraire tout ce que la religion chrétienne affirme à ce sujet est basé sur des faits qu'elle attribue en partie à la volonté de l'homme, en partie à l'intervention directe de Dieu. Il est vrai que ces faits ne sont pour ses adversaires qu'une invention du cerveau humain; mais l'avenir nous apprendra de quel côté est la vérité. En attendant, les chrétiens ont la ferme conviction que tout Esprit qui ne confesse pas que Jésus-Christ est le Fils de Dieu venu en chair pour sauver les hommes n'est pas de Dieu et ne connaît pas Dieu, et que ceux qui ne sont pas de Dieu ne peuvent pas hériter la vie éternelle. Le monde n'est pas si exclusif; il ne connaît pas la foi en l'avenir, il ne connaît que la réalité. Jésus-Christ le Fils de Dieu et la résurrection lui sont une folie, la vérité c'est la mort qui ne fait pas de différence entre chrétiens et

non-chrétiens. Mais pour le chrétien la vérité c'est la vie, la vie en Dieu, la vie éternelle. Cette vie est pour lui tout aussi réelle que la vie d'ici-bas, car elle n'en est que la continuation, elle n'est que la continuation de la vie qu'il sent en lui, de la vie qu'il a reçue de Dieu. Le monde ne pourra jamais prouver aux fidèles qu'il est impossible qu'ils aient en eux une pareille vie; ni sa philosophie du sens commun, ni ses sarcasmes ne pourront jamais leur enlever la foi, l'amour, l'espérance. Tôt ou tard, au contraire, après s'être en vain flatté d'écraser l'infâme, il sera obligé de s'avouer qu'il y a là quelque chose qu'il ne comprend pas, il faudra qu'il reconnaisse qu'il y a deux esprits qui gouvernent le monde, l'un qui se contente de la mort, l'autre qui aspire à la vie. Quand une fois l'humanité entière aura conscience de ce fait; quand une fois elle sera pour ainsi dire partagée en deux camps bien déterminés et que des deux côtés on sera d'accord sur ce point que des êtres qui ont des aspirations si différentes, qui pensent si différemment sur la vie et leur propre destination et se comprennent toujours moins, ne peuvent pas être destinés à habiter à la longue la même terre; quand une fois, disons-nous, les hommes seront arrivés par la force des choses à reconnaître la nécessité d'une lutte définitive; alors le jour de l'Éternel sera venu, alors le Seigneur viendra pour juger les vivants et les morts, alors chacun moissonnera ce qu'il aura semé: « celui qui aura semé pour la chair moissonnera de la chair la corruption, celui qui aura semé pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. »

Division du travail.

Introduction.

Rapports primitifs de Dieu et de l'homme.

Dieu et l'homme dans l'ancienne alliance.

Jésus-Christ, Dieu dans l'homme.

Le Saint-Esprit et l'homme en Dieu.

§ 1er. Le Fils de Dieu jouira-t-il seul de son triomphe sur le péché, ou ses frères selon la chair seront-ils assez heureux pour pouvoir en profiter aussi? et comment le pourront-ils?

§ 2. Entière liberté de l'homme d'en profiter ou non.

§ 3. En quoi consiste le don du Saint-Esprit? Les premiers chrétiens n'ont eu que peu à peu conscience de toute la portée de la grâce que Dieu leur faisait en leur envoyant le Saint-Esprit. D'après les Actes, l'œuvre du Saint-Esprit est essentiellement une œuvre de témoignage. Pour saint Paul l'Esprit est également un témoin, mais il est pour lui plus particulièrement l'agent d'une vie nouvelle. L'apôtre Jean aussi voit dans le Saint-Esprit le principe d'une vie nouvelle.

§ 4. Quel peut être ou plutôt quel doit être d'après cela le rôle du Saint-Esprit dans l'économie du salut?

§ 5. Notre tâche serait terminée, n'était le dogme de la personnalité du Saint-Esprit. Observations à ce sujet.

§ 6. Considérations finales.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 9 juillet 1867.
F. LICHTENBERGER.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 10 juillet 1867.
Le Recteur, A. CHÉRUEL.